

MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 04164 6399

Heulhard, Arthur
La Fourchette harmonique

ML
28
P2F64



ARTHUR HEULHARD

LA

FOURCHETTE HARMONIQUE

HISTOIRE

de cette

Société musicale, littéraire et gastronomique

AVEC DES NOTES

SUR LA

Musicologie en France



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

47, Passage Choiseul, 47

—
MDCCLXXII



9

à M. Ch. Fournier
Commissaire de l'Instruction

P. H. H. H.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA

FOURCHETTE HARMONIQUE

Tiré à petit nombre

*Paris. — Imprimerie Alcan-Lévy
61, Rue de Lafayette, 61*

ARTHUR HEULHARD

LA

FOURCHETTE HARMONIQUE

HISTOIRE

de cette

Société musicale, littéraire et gastronomique

AVEC DES NOTES

SUR LA

Musicologie en France



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

47, Passage Choiseul, 47

MDCCLXXII



ML
28
P2F64



TABLE

I	<i>En forme de prologue</i>	1
II	<i>Comment naquit la Fourchette harmonique et quels furent ses parrains</i>	5
III	<i>Galerie d'ancêtres</i>	17
IV	<i>De la Littérature musicale en 1872</i>	26
V	<i>De la Bibliophilie musicale</i>	37
VI	<i>Personnel de la Fourchette harmonique</i> ..	42
VII	<i>En forme d'épilogue</i>	51

APPENDICE

<i>Catalogue biographique et bibliographique des Membres de la Fourchette harmonique</i>	55
--	----





LA
FOURCHETTE HARMONIQUE

I

EN FORME DE PROLOGUE

LORMES est un chef-lieu de canton du Morvan, campé sous les montagnes, à la lisière des bois.

C'est mon pays, et j'y retourne quelquefois; seulement j'y évite cette sieste de l'esprit dans laquelle la province se complaît, et de mon mieux je me tiens éveillé en compagnie de quelques bons drilles de mes amis.

C'est chez l'un d'eux que se rédige en partie la gazette locale, celle qui se passe tout

naturellement d'imprimeur, tant les colporteurs de nouvelles sont nombreux, agiles et bien disciplinés.

J'étais à Lormes, il y a deux mois. A peine descendu de la diligence, je courus chez mon ami.

J'entrai : la discussion engagée sur une dépêche venue de Paris était très animée, et les têtes paraissaient échauffées.

Un des rhéteurs m'apostropha vivement :

— Ne vous tiendrez-vous donc jamais un peu en paix dans votre satané Paris ! Vous avez voulu l'avoir, cette fameuse République, vous l'avez ! que vous faut-il de plus ? Ah ! si j'étais au ministère pendant vingt-quatre heures ! je ne demande que vingt-quatre bonnes petites heures pour en finir avec ce solde (enflant ses poumons et faisant provision d'air) de... *Parisiens* ! Comme je vous fusillerais tout cela ! (On ne sait pourquoi, dans un certain monde, chacun a la prétention de vouloir faire cette besogne mieux qu'elle n'a été faite.) Et les jour-

nalistes ! En voilà que j'arrangerais, les journalistes ! autant les républicains que les légitimistes, les bonapartistes que les orléanistes ! Je commencerais par supprimer tous les journaux, sans en excepter aucun !...

— Mais, insinuai-je timidement, il y a des journalistes qui...

— Qui, quoi ?

— Il y a, dis-je, une certaine catégorie de journalistes qui se soucie fort peu de vos creuses théories politiques, qui s'est attribuée un autre domaine tout aussi intéressant à explorer...

— Quelle catégorie ? Citez-nous laquelle ?

— Dame, par exemple, celle qui étudie les beaux-arts, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique.... Je vous citerai encore le groupe qui constitue la société de la *Fourchette harmonique*...

A ce mot singulier jeté au beau milieu d'une conversation politique, je fus interrompu par des exclamations étonnées aux-

quelles succédèrent de petits éclats de rire poliment étouffés. Il était évident que cette expression avait produit un effet de stupéfaction.

— Oui, repris-je, dans l'éloignement où vous voyez la société parisienne, vous ne voulez pas croire aux journalistes de la *Fourchette harmonique*. Cependant, ils et elle existent.

— Qu'est-ce donc que cette *Fourchette harmonique* ?

— *La Fourchette harmonique* ? Ce que c'est... Eh bien ! je vous l'écrirai de Paris, et sur beau papier et en jolis caractères elzéviriens..... Comme si le public devait partager votre curiosité sur cette société musicale et gastronomique.





II

COMMENT NAQUIT LA FOURCHETTE HARMONIQUE ET QUELS FURENT SES PARRAINS

EN 1863, Albert de Lasalle et Ernest Thoinan venaient de terminer leur livre qui a pour titre : *la Musique à Paris*, sorte de guide critique, gros de faits et de dates, à travers l'histoire de l'art musical et de ses monuments dans la capitale.

Quand tout fut classé, mis au net et prêt à livrer à l'impression, nos deux collaborateurs se regardèrent en face, poussèrent un long

soupir de soulagement, et l'on entendit Thoinan pérorer comme il suit :

« Avez-vous remarqué, mon cher ami, combien il nous a été incommode d'établir l'ordre dans les matériaux qui composent notre ouvrage, et combien il est difficile, tant il y a de lacunes dans l'histoire littéraire de notre musique, de mettre chaque chose à sa place avec une apparence de plan ou de méthode? Que d'erreurs de chronologie dans lesquelles nous pouvions tomber, que de fausses attributions d'ouvrages, que de faits insignifiants mis en relief, et que d'importants laissés dans l'ombre ! Il semble, en vérité, que les Français, d'ailleurs assez soigneux de leurs gloires littéraires et philosophiques, se soient désaffectionnés, par contre, des grandes figures que laissent voir leurs arts : ils laissent aller à la dérive les matériaux les plus solides de l'histoire de leur esprit ! Ils laissent pourrir sur pied l'abondante moisson qu'ont semée leurs pères ! Voyez, au con-

traire, comme les nations qui nous environnent récoltent et emmagasinent patiemment, et comme elles savent, à l'heure des revendications, nous jeter à la tête le catalogue raisonné de leurs richesses. Regardons autour de nous : tenez, voici cette intéressante colonie flamande, république industrielle et vivace : à côté de ses peintres elle a eu ses biographes qui suivaient les premiers pas à pas, et les registres de ses corporations sont là, ouvrant généreusement leurs feuilles jaunies, pour suppléer à ce qui leur a échappé de menus détails. Voici l'Allemagne ; qui doute aujourd'hui qu'elle sache tirer parti de tout ? Voilà l'Italie enfin ; pas un homme célèbre, ou simplement connu, dont l'éloge ne soit étiqueté quelque part et prêt à servir : Vasari et Lanzi pour la peinture, Martini pour la musique, n'ont rien oublié qui ne fût digne de la mémoire de leur pays. Sur la *piazza* de Vérone, de Florence, de Naples ou de Venise, le premier en-

fant venu que vous arracherez au jeu, vous servira de cicerone dans les monuments de sa ville natale; et ne redoutez point l'ennui en sa compagnie, car il vous fredonnera en route du Pergolèse ou du Cimarosa. N'en demandez pas tant à un Français d'un âge mûr.

« Aussi, qu'en est-il résulté d'abus! Que de faux poids dans la grande balance de la critique et que de plateaux en état de vagabondage! Et, pour parler moins abstraitement, que de théories contre lesquelles le bon sens crie vengeance! que de jugements circulent qui ne portent point et se corrompent en chemin! Ici la mauvaise foi et la partialité; là, les camaraderies insolentes et les fétichismes criants. Au milieu, les polémiques retentissantes mais stériles, fruits d'amours-propres violemment surexcités, qui détournent l'attention du public de son vrai point de mire, qui escamotent ceux-ci, proscrivent ceux-là, dissipent le temps, égarent l'opinion, frap-

pent les cymbales et se débattent dans le bruit qu'elles causent, toutes grisées des réponses de l'écho. Alors qu'il serait si bon....»

(Ici la voix de l'orateur prit des inflexions tendres et reposées, celles qui conviennent, par exemple, à la lecture de la description de la Bétique, dans les *Aventures de Télémaque*, et son œil s'illumina de la flamme prophétique.)... « Alors qu'il serait si bon, dit-il, de vivre en paix dans l'admiration de nos beaux génies musicaux, de reconstituer petit à petit nos annales artistiques et d'en renouer le fil là où il s'est brisé et traîne à terre, alors qu'il serait si doux de jouir à son aise, sans parti pris d'école ni de genre, de toute page vraiment grande, harmonieuse, mélodique, en attendant que l'admiration et le respect de celles-là ne fasse naître chez nous leurs égales, alors qu'il serait si sain, si sage de ne point trop précipiter ces furieux mouvements en avant qui menacent l'avenir et compromettent le passé..... »

Et les belles raisons tirées de la logique de Port-Royal se pressaient dans la cervelle de notre ami, si nombreuses et si jalouses de ne point se céder le pas entre elles, qu'il s'arrêta tout à coup, dans l'attitude de l'homme qui cherche à savoir jusqu'à quel point ses paroles constituent un monologue.

Mais Lasalle, qui avait été tout oreilles, reprit vivement la suite de ce discours nestorien : « Oui, dit-il, je devine... Vous ne seriez pas trop éloigné de l'idée d'éprouver le bien que pourrait faire une association de critiques, de littérateurs, de bibliophiles spéciaux, reliés entre eux par une passion commune pour les choses de la musique et du théâtre, qui se placeraient à votre point de vue, ne seraient inféodés à aucune coterie militante ou secrète, garderaient chacun son fonds d'appréciations personnelles en dehors de l'association, et ne se rencontreraient sur le terrain de la parfaite communion d'idées que dans un seul but, celui de faire prospérer

la littérature musicale. Parbleu ! vous me la baillez belle ! Ce serait là l'unique statut de la société auquel il faudrait jurer fidélité... Votre projet a du bon, mais il faut combattre cet esprit de réglementation qui souffle sur nous des deux pôles. On est toujours assez gouverné en ce monde et l'on se heurte à des articles de code en quantité très suffisante pour que nous n'y ajoutions point en marge, à propos d'une simple société d'amateurs et d'honnêtes gens, ce qu'on est convenu d'appeler un *règlement*, et cela fort improprement, car ce n'est autre chose qu'une agglomération de précautions défiantes qui ne désignent personne et visent tout le monde. Sans compter que c'est une meule à broyer des aliments pour la vanité humaine, si l'on considère qu'elle crée les platoniques dignités de président, de secrétaire, de syndic, voire même celle de trésorier, qui serait de plus une sinécure chez des gens de lettres.

— Ainsi, pas de règlement ?

— Non, par amour de Dieu ! Vous imaginez-vous une société de quelques membres, une vingtaine peut-être, gémissant sous le poids d'une constitution de deux cents articles, plus qu'il n'en faudrait pour administrer convenablement un État ? Elle mourrait à la peine. Il nous sera simple et commode d'accomplir notre besogne de propagateurs du goût musical par nos feuillets, par nos articles de revues, par nos livres et nos recherches bibliographiques. Il nous suffira de multiplier nos outils de travail, de nous attacher des collectionneurs dont les bibliothèques nous soient ouvertes et d'y puiser la *gaie science* à sa source. Et, tenez, puisque le mot *gaie science* nous emmène loin du présent, que ne faisons-nous comme faisaient nos pères au bon vieux temps ? Ils banquettaient volontiers ; le plaisir de la table est comme un tremplin pour la verve. Renouvelons • cette bonne philosophie à laquelle toujours besoin sera de revenir. • Dressons

chaque mois notre table, mettons-y la nappe blanche, posons aux quatre coins les brocs pleins de purée septembrale et clouons sur la porte l'inscription qu'on lisait, quand vivait Rabelais, sur l'huis de l'abbaye de Thélème :

« Cy n'entrez pas, hypocrites, bigots,
Cy n'entrez pas, maschefains, praticiens,
Clercs, basauchiens, mangeurs du populaire,
Cy n'entrez pas, vous usuriers, chichars,
Cy n'entrez pas, vous rassotez mastins,
Soirs ny matins, vieulx chagrins et jaloux. »

Vivons à l'instar des Thélémites, « dont la vie estoit employée non par loix, statuts ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. En leur reigle n'estoit que cette clause : *fay ce que tu voudras.* » Et pourtant que Rabelais ne nous dit-il point de cette joyeuse confrérie ? « Par ceste liberté entrarent en loüable émulation de faire tous ce qu'à ung seul voyoient plaire. Si quelqu'ung disoit beuvons ! tous beuvoient. S'il disoit joüons ! tous joüoient. S'il disoit : allons à l'esbat ès

champs, tous y alloient. Tant noblement estoient apprins qu'il n'estoit entre eux celluy qui ne sceust lire, escripre, chanter, joüer d'instruments harmonieux, parler de cinq à six languaiges, et en iceux composer, tant en carme qu'en oraison solüe. » Si ce programme n'est pas séduisant, tirons l'échelle. Il faut tenter l'aventure, convoquer pour un premier essai de gastronomie musicale quelques bons vivants, quelques fourchettes convaincues qui tombent dans l'assiette en cadence, en mesure, quelque chose comme des fourchettes...

— Harmoniques.

— Eh oui ! c'est cela ! des fourchettes harmoniques ! Vous y êtes ! Et, si vous le voulez, ne nous endormons pas sur un jeu de mots ; réalisons : il y aura de par le monde une certaine *Fourchette harmonique* qui existera de fait et qui sera le nom réjouissant à l'oreille d'un cercle musico-gastronomique. »

Et c'est ainsi que la *Fourchette harmonique*

fut tenue sur les fonts baptismaux par les auteurs de *la Musique à Paris*, Ernest Thoinan et Albert de Lasalle !

La naissance de la *Fourchette harmonique* fut fêtée au Palais-Royal ; elle en était encore aux bégaiements du berceau qu'il lui était déjà poussé cinq dents, insolente précocité dont faillirent crever de dépit toutes les fourchettes de la terre. On doit voir d'après cela quelle fut la rage du Neptune des Tuileries, dont le trident, profondément humilié, pensa se rompre en mille éclats. Mais ces colères furent impuissantes : non-seulement les cinq maudites dents avaient percé, mais encore elles avaient été déclarées nées viables et inscrites, par précaution contre l'envie, au registre de l'état civil sous cinq noms différents. La première s'appelait, par ordre alphabétique, Alexis Azevedo, la seconde Albert de Lasalle, la troisième Arthur Pougin, la quatrième Ernest Thoinan, la cinquième Fr. de Villars. Il n'y avait rien à répliquer,

l'acte était aussi valable que si tous les notaires de la machine ronde y avaient apposé leur seing. Bref, les fourchettes coalisées en furent pour leurs frais.

Mais quittons ce style de conte de fées : la *Fourchette harmonique* est aujourd'hui grande fille : elle a neuf ans et est hors des atteintes de son mauvais génie ; par sa précocité, elle a presque une histoire.

Nous demandons la permission de la raconter.





III

GALERIE D'ANCÊTRES

L'INTÉRÊT et la passion avaient marqué l'homme pour l'association : d'où les villes, et dans les villes les groupes, les cercles, les corporations, et cet esprit de discipline civique auquel la Suisse et les Flandres, par exemple, doivent leur affranchissement et leur autonomie actuelle.

Le culte des choses de l'esprit, qui est aussi un intérêt et une passion, occupe une place distinguée et même enviée dans la classification sociale. Toutes les fois que les artistes,

les peintres, les littérateurs, les musiciens ont consenti à sortir de la vie privée pour s'assembler en corps et profiter des bénéfices de la vie publique, ils n'ont guère eu de peine à attirer à eux l'attention.

Il serait donc aisé de dresser la généalogie de la *Fourchette harmonique* et de reconstruire les spirituelles physionomies de beaucoup de ses ancêtres. Nous éprouverions même la satisfaction de ne point voir nos grands-pères détroussant les voyageurs sur les chemins, pendant leurs ennemis à la plus haute tour de leurs donjons, et creusant de formidables oubliettes à leurs prisonniers, comme la plupart des aïeux de nos grandes familles. La douceur des mœurs habituelles aux musiciens nous garantit contre les amertumes d'une semblable découverte, et la galerie d'ancêtres que nous nous formerions n'offrirait point, que nous sachions, les mines rébarbatives et les poitrines bardées de fer qui tapissent les murs des salles d'armes. D'ailleurs

nous ne voulons pas remonter aussi loin dans notre histoire, et nous croirions courir grand danger de blâme auprès de nos archéologues en émettant l'hypothèse que le Phrygien Hyagnès, qui inventa la flûte, pourrait bien avoir été membre d'une *Fourchette harmonique* dans les colonies grecques de l'Asie-Mineure, il y a quelque mille ans.

Nous pouvons heureusement évoquer d'autres ombres, plus précises et plus sympathiques, et montrer aux curieux, comme le vieil intendant de quelque château séculaire, des portraits moins rebelles à l'analyse.

Voulez-vous, cher lecteur, visiter avec moi une salle choisie de la grande galerie des ancêtres de la *Fourchette harmonique*?

Suivez-moi.

Salut d'abord aux *Ménéstriers* d'Auxonne ! Souliers à la poulaine, chausses collant à la jambe comme le maillot moderne, pourpoint serré et lacé sur la poitrine, tête rasée de près. Vous reconnaissez à ces signes caractéris-

tiques des personnages du quinzième siècle. Oui, c'est l'époque à laquelle florissait cette joyeuse compagnie bourguignonne. Je vous les présente vers l'an 1447, après l'inauguration des halles d'Auxonne, où ils ont donné la fleur de leur répertoire. Nulle confrérie mieux que celle-ci, dans la contrée, ne jouait d'instruments plus harmonieux et plus variés : la vielle, le psaltérion, la rote, la guiterne, le rebec, la flûte behaigne et la sinfonie lui sont également familiers. Elle triomphe sur la chevrette, l'instrument favori du pays, et les noëls qu'elle entonne autour d'un broc de vin, à la veillée, sont plus écoutés mille fois que les austères canons que les *experts en musique* de monseigneur le duc de Bourgogne lui chantent à sa Sainte-Chapelle de Dijon.

Voici venir, deux siècles plus tard, sous Louis XIII, le *Concert des Enfants de Bacchus* ; la trogne rouge et l'œil éméronné, ils sortent du cabaret de la *Pomme de Pin*,

chantant à pleine voix sur le quai Notre-Dame, et riant à gros éclats, les effrontés ! de la mine étonnée des sergents. C'est qu'aujourd'hui ils se sont rassemblés pour *raisonner, au son des pots et des verres, les plus beaux vers et chansons à sa louange, composés par les meilleurs buveurs et sacrificateurs de Bacchus*. La besogne est terminée, sans doute, et l'heure de *raisonner* écoulée.

Voici bientôt, sous le grand roi, la *Société d'Amateurs de musique du château d'Issy*. Un gentilhomme, ami et protecteur des arts, M. de la Haye, s'est fait l'organisateur d'un cercle important d'amateurs musiciens et de chanteurs ; il s'est transformé, pour quelque temps du moins, en directeur de théâtre ; il a commandé à son architecte une salle de spectacle assez spacieuse ; il a réuni une troupe où brillaient les noms les plus illustres de France, et il advient qu'au mois d'avril 1659, tout se trouve prêt au château d'Issy pour la représentation d'*Alcidor*, pas-

torale, et premier opéra français représenté devant des Parisiens. On sait, en effet, que le point de départ de notre opéra national est cette pastorale dont la poésie était de l'abbé Perrin, et la musique de Robert Cambert, organiste de l'église Saint-Honoré. Et qui voyons-nous prendre l'initiative de tirer cette partition des ténèbres, et hâter ainsi l'éclosion du drame lyrique? un simple groupe de dilettantes, qu'un ingénieux maître de maison a rapprochés les uns des autres pour deviser musique.

Ceux-ci que vous voyez, la tête perdue dans leurs longues perruques bouclées, entrer à la *Cornemuse* de la rue des Prouvaires, sont les *Frères de l'Ordre d'Orphée*; parmi eux, Philidor, la Montagne et Duché de le Verrier. Ils existent depuis 1705 et ont rendez-vous les mercredis de chaque semaine. Ils vont s'attabler tout à l'heure, se coiffer préalablement du bonnet vert à bordure violette et se passer au bras le bracelet, car ce sont les insignes

de l'*Ordre d'Orphée*. La réunion est hebdomadaire, bachique et musicale; ses statuts portent perpétuellement à l'ordre du jour la confraternité professionnelle.

Voici encore les *Enfants d'Apollon*, le menton grassouillet enjaboté dans la dentelle, la bouche souriante et quelque peu sensuelle, l'œil pétillant sous d'épais sourcils, le front haut et fier, les cheveux soigneusement poudrés et rejetés en arrière. Ce sont les *Enfants d'Apollon* qui, vers la fin du dix-huitième siècle, firent une telle provision de joyeux refrains et de philosophiques sentences avant de tenter la traversée de la Révolution, qu'ils doublèrent les caps de 1793 et de 1815, le cap de 1848 et celui de 1852, se contentant de les saluer en passant, du haut de leur insouciance, avec leur courageuse gaîté. La Société des *Enfants d'Apollon*, créée depuis 1741, a compté dans ses rangs les noms les plus charmants de la littérature polie et de l'art de bon ton : c'est Chardiny, le baryton

compositeur d'opéras pour le théâtre Beaujolais ; c'est Hoüel, le peintre du roi, paysagiste et graveur ; c'est Duport, le violoncelliste ; c'est François Dumont, de l'Académie de peinture ; puis, que sais-je ? Nicolas Guénin, l'auteur de romances ; Chénard, une des meilleures basses qu'ait eues l'Opéra-Comique ; Miger, un de nos graveurs les plus originaux, et cent autres pour lesquels je demande grâce.

D'ailleurs, vers la fin de la Révolution, il courut dans toute la France comme une fièvre d'associations patriarcales qui contrastait singulièrement avec la sombre couleur des événements politiques ; il semble qu'une voix secrète ait averti la France d'alors que ses fils allaient bientôt faire le tour de l'Europe après mille combats glorieux, et qu'elle n'ait point voulu les laisser partir sans leur avoir déposé au front son joyeux baiser de mère-patrie. En ces temps singuliers, le chirurgien Louis imaginait la guillotine et fondait la

Société badine la *Dominicale*, l'une et l'autre à ses moments perdus. Aujourd'hui que la guillotine est inventée et *passée dans nos mœurs*, chaque parti songe à l'exploiter contre les autres, et personne ne se met en tête de restaurer la *Dominicale*. Faut-il en conclure que la passion tue la gaîté?

Ah! revenez-nous, *Caveau, Dîner du Vaudeville, Soupers de Momus et Lices chansonniers*! Revenez-nous, puisqu'on ne vous remplace pas!





IV

DE LA LITTÉRATURE MUSICALE EN 1872.

CE sont ces traditions de belle et forte confraternité, ces joies saines, ces rires sereins et expansifs où l'esprit retrempait sa lame, que la *Fourchette harmonique* veut continuer et appliquer, autant qu'il sera en son pouvoir de le faire, au développement de la littérature musicale.

Qu'on nous permette donc, afin que les races futures n'en ignorent, de dresser par notes succinctes et précises le tableau de la littérature musicale en l'an de grâce 1872.

La littérature musicale n'est point un vain mot, une expression sonore créée à l'usage de quelques-uns. Elle enveloppe au contraire un personnel considérable dont les membres jusqu'alors épars tendent visiblement à s'agréger. Une des dernières venues à la cour des lettres, elle s'est frayé son chemin toute seule, marchant à petits pas et frappant à petits coups pour conquérir son droit de cité. Comme les autres branches de l'esprit à l'image desquelles elle s'est formée, elle a, elle aussi, sa théorie et sa politique, son esthétique et sa philosophie, son histoire et ses gazettes, et s'il lui manque des moralistes, c'est qu'apparemment cette gent morose n'aura point trouvé de vices à redresser dans le royaume de l'harmonie.

On a fait justice ailleurs de la théorie erronée qui parque au dix-huitième siècle le beau temps de la littérature musicale. S'il est vrai qu'à cette époque de fermentation générale, où l'on se passionnait pour tout, les ques-

tions de musique ont eu l'heureux privilège d'attirer autour d'elles les noms les plus brillants des lettres françaises, il sera également vrai qu'un bon nombre des grandes intelligences dont s'honore le dix-neuvième siècle se sentaient enflammées à ce contact entraînant et cherchaient à analyser leurs sensations. Rousseau, Marmontel, d'Alembert, Cazotte, Grimm, Suard, voilà certes des noms qui triomphent à la citation !

Mais ne sommes-nous pas bien armés pour la riposte ? Ne pouvons-nous pas citer, parmi les glorificateurs contemporains de la musique : Méry, qui consacra maints articles à la louange de *Robert le Diable*, de *Sémiramis* et de Rossini ; Alfred de Musset, qui donna plus d'une page émue sur le Théâtre-Italien à la *Revue des deux Mondes* ; Lamennais, qui écrivit dans son livre sur *le beau*, son chapitre sur le *beau musical* ; Balzac, qui a laissé deux fantaisies musicales, *Gambara* et *Massimilia Doni*. Qui encore ?

Henri Heine, Stendhal, Vitet, Philarète Chasles. Guizot, qui fut dilettante dans sa jeunesse, a témoigné de son admiration pour Méhul..... en vers, ma foi ! N'a-t-on pas vu le président Troplong aspirer à descendre furtivement du fauteuil sénatorial et laisser une trace de son passage à la *Revue Contemporaine* qui publia son étude sur l'*Armide* de Gluck ?

Actuellement il ne paraît pas moins de vingt volumes par an sur la matière musicale, et traitant de biographie, de bibliographie, d'histoire de théâtres lyriques, de plainchant, de polémique, d'enseignement, de facture instrumentale, d'acoustique, etc..... *La Fourchette harmonique*, pour sa part, a livré à la circulation plus de soixante volumes, et elle en tient encore autant prêts à paraître.

Mais nous n'entendons pas renouveler ici la querelle des anciens et des modernes ; nous devons simplement constater qu'en ce siècle,

et particulièrement dans ces dix dernières années, le journalisme spécial, puissamment aidé par les savants et les curieux qui circonscrivent leurs investigations dans le domaine musical, s'est acquis une sorte de logique patiente et sûre qu'il est loisible de préférer à la phraséologie sentimentale et métaphysique dont Rousseau apprit le secret à la critique de son temps.

Nous ajouterons que le dix-huitième siècle n'a guère compté que six journaux de musique. Ce chiffre, comparé à la fécondité du dix-neuvième, qui, d'après les calculs de notre ami Thoinan, a donné naissance à près de *cent feuilles* exclusivement musicales, ce chiffre, disons-nous, fait piteuse mine.

Voici, pour le moment, l'état du feuilleton et du journalisme musical.

Critiques spéciaux :

MM. BLAZE DE BURY, à la *Revue des deux Mondes*.
GUY DE CHARNACÉ, au *Bien public*.

COMETTANT, au *Siècle*.

PIERRE DU CROISY (Ernest Dubreuil), à *la France*.

FRÉDÉRIC.....(?) au *Paris-Journal*.

VICTORIN JONCIÈRES, à *la Liberté*.

BÉNÉDICT JOUVIN, au *Figaro*.

ALBERT DE LASALLE, au *Monde illustré*.

EDMOND NEUKOMM, au *Matin*.

ARTHUR POUGIN, au *Soir*.

ERNEST REYER, aux *Débats*.

DE THÉMINES-LAUZIÈRES, à *la Patrie*.

SYLVAIN SAINT-ÉTIENNE, à *l'Événement*.

JOHANNÈS WEBER, au *Temps*.

XX. (Édouard Fétis), à *l'Indépendance belge*.

ETC....

Critiques dramatiques et musicaux :

MM. XAVIER AUBRYET, au *Petit Moniteur*.

FRÉDÉRIC BÉCHARD, à *la Gazette de France*.

DANIEL BERNARD, à *l'Union*.

GUSTAVE BERTRAND, au *Nord*.

PAUL FOUCHER, à *l'Opinion Nationale*.

HIPPOLYTE HOSTEIN, au *Constitutionnel*.

B. JOUVIN, à *la Presse*.

CH. DE LA ROUNAT, au *XIX^e Siècle*.

CH. DE LA MOUSELLE (Ch. Deulin), au *Pays*.

PAUL DE SAINT-VICTOR, au *Moniteur universel*.

SAVIGNY (Henri Lavoix), à *l'Illustration*.

Journaux de musique qui ont survécu à la guerre :

La Revue et Gazette Musicale, directeur : BRANDUS et DUFOUR.

L'Art Musical, directeur : L. ESCUDIER.

Le Ménestrel, directeur : E. HEUGEL.

La nouvelle France Chorale, directeur : CAMILLE DE Vos. Rédacteur pour la partie littéraire : CHARLES COLIGNY.

L'Orphéon, directeur : HENRY-ABEL SIMON.

Il est juste d'ajouter à cette liste de la presse musicale de Paris les noms de MM. de Coussemaker, *le bénédictin de Lille*; Labat, de Montauban; Schwab, de Strasbourg; Bénédit, du *Sémaphore* de Marseille; Amédée Méreaux, du *Journal de Rouen*; Paul Lavigne (Anatole Loquin), de la *Gironde*, de Bordeaux; Jules Carlez, du *Moniteur du Calvados*, tous écrivains dont les solides travaux sur la musique sont appréciés comme il convient par leurs confrères de Paris.

J'en oublie, et des meilleurs peut-être; qu'on pardonne à la mémoire encombrée d'un pauvre bibliophile qui eût voulu mieux faire!

Au Conservatoire, après soixante-seize ans de retards, d'hésitations, la chaire de littérature musicale vient enfin d'être inaugurée. Le règlement constitutif du 15 messidor an IV portait, comme complément de l'enseignement au troisième degré, l'établissement d'une *suite de cours dans lesquels la théorie générale et l'histoire de l'art musical* devaient être traités sous tous les rapports. Ce programme, d'ailleurs bien complexe et bien lourd pour les épaules d'un seul professeur, était resté lettre morte et n'avait été observé, que nous sachions, sous aucun régime directorial. C'est ainsi que fonctionnent chez nous la plupart de nos administrations : ici l'on a oublié des articles organiques; ailleurs on se prosterne devant des consignes imaginaires et depuis longtemps abrogées.

La *Société des compositeurs de musique* apporte, elle aussi, un aliment solide à la littérature musicale : elle a, tout dernièrement, entrepris de rendre à la vie et à la lumière de l'exécution ces premiers essais de nos compositeurs nationaux, ces jalons de notre musique dramatique perdus dans l'ombre du moyen âge, et qui sont comme la période d'incubation de l'art français. Elle nous a fait entendre cet hiver *le Jeu de Robin et de Marion*, d'Adam de la Hale (treizième siècle), tige sauvage sur laquelle fut greffé notre opéra comique et dont les mélodies étaient devenues populaires chez nos pères. Il n'y a pas un mois qu'elle nous transportait, comme par miracle, aux noces du duc de Joyeuse, où nous assistions comme contemporains de Charles IX au *Ballet Comique de la Royne* (de Balthazar de Beaujoyeux).

D'autres sociétés d'amateurs et de virtuoses se sont formées qui, sous la direction d'hommes savants, énergiques et désinté-

ressés, ont ouvert la plus large place dans leurs concerts à l'archéologie musicale : la *Société Bourgault-Ducoudray*, qui ressuscite fragment par fragment l'œuvre des Arcadelt, des Vulpius et des Roland de Lassus ; la *Société de musique sacrée*, M. Charles Vervoitte à sa tête, qui évoque devant nous les traditions du concert spirituel, cette école de laquelle sont sortis pendant près d'un siècle la plupart des maîtres français ; la *Société philharmonique de Paris*, fondée par M. Paul Ramond, qui, sans s'arrêter aux genres et aux styles, inaugure un éclectisme qui rendra d'éminents services à ceux qui ne veulent juger que par la comparaison pratique.

En 1832 et 1833, M. Fétis, qui n'a pas commis, il faut l'avouer, que des erreurs, avait conçu l'excellente idée d'organiser des *Concerts historiques* où il passait en revue la musique de chaque siècle sous ses différentes formes et manifestations, à l'église, au

concert, au bal. Motets avec chœurs, symphonies, airs de cour, vieilles chansons, concertos de chambre pour mandoline, luth, viole d'amour, basse de viole et clavecin, basses-danses, sarabandes, courantes, allemandes, tout cela traversait gaîment le programme, entremêlé de dissertations et de commentaires qui ajoutaient au piquant attrait de la curiosité le solide plaisir de l'érudition. Il est à souhaiter que ces auditions soient reprises sur le même plan. Avec le personnel d'instrumentistes, de chanteurs et de conférenciers que Paris attire à lui, ces séances périodiques, revêtant un tel caractère d'intérêt historique, pourraient répandre et généraliser le goût bienfaisant des études d'archéologie musicale.





V

DE LA BIBLIOPHILIE MUSICALE

LA littérature musicale se vend; donc elle existe.

En 1861, vente de la collection théâtrale Filippi qui contenait, en dehors de la littérature dramatique, une grande quantité d'ouvrages sur la musique proprement dite.

En 1862, vente Gaetano Gaspari, à laquelle on remarqua surtout les commentaires complaisants que M. Fétis, venu tout exprès de Bruxelles pour faire étalage d'érudition,

lançait au public après l'adjudication de chaque article.

La même année, vente Adrien de la Fage. Sa bibliothèque musicale était la plus importante qui ait été mise aux enchères jusqu'alors. C'est à cette vente que commença le mouvement ascensionnel de la bibliophilie musicale.

Au mois d'avril 1866, vente Farrenc, dont les proportions dépassèrent celles de la précédente. Une plaquette, les *Amours de Ronsard*, mises en musique par Certon, Goudimel, Muret et Jannequin, fut vendue 320 francs. Une autre de vingt pages seulement, contenant un motet de Courtois, à quatre parties, imprimée en 1539, monta jusqu'à 625 francs.

En 1872, seconde partie de la vente Vincent, de l'Institut, dont la première partie avait été vendue en 1871. *L'Harmonie Universelle*, du père Mersenne, adjudgée pour 200 francs à la vente Farrenc, monta à

335 francs à la vente Vincent. *L'Entretien des musiciens*, d'Annibal Gantez, maître de la musique de l'insigne église de Saint-Etienne d'Auxerre, un des livres les plus rares de la littérature musicale française, passa presque inaperçu et fut adjugé 41 fr. Il n'avait pas été mis sur table depuis la vente Bourret, en 1735, si ce n'est à la vente de Peignot, dont l'exemplaire était incomplet de quelques pages.

L'Orchésographie de Thoinot Arbeau, chanoine de Langres, est montée jusqu'à 900 fr. à la vente Pichon.

En réponse aux besoins toujours croissants des amateurs, il s'est établi deux librairies qui se sont fait une spécialité de livres rares et de partitions recherchées, l'une qui publie des catalogues intéressants à prix marqués, l'autre qui, portant plus haut ses prétentions, nous a donné déjà le spécimen d'un journal bibliographique paraissant tous les deux mois sous ce titre : *le Bibliographe musical*. L'édi-

teur auquel est due cette ingénieuse initiative a su s'entourer de collaborateurs qui en assurent le succès, et parmi lesquels on compte MM. Gustave Bertrand, G. Chouquet, l'abbé Lamazou, H. Lavoix fils, de la Bibliothèque nationale; Michelant, sous-directeur adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale; Nutter, archiviste de l'Opéra; Ch. Poisot, Ad. Populus, maître de chapelle; A. Pougin, Thoinan, Wekerlin, etc., etc.

D'autre part, heureuse innovation qui va trahir bien des secrets, la collection des archives de l'Opéra, réunies et classées par M. Nutter, sera bientôt accessible à tous et rendue publique.

Enfin, les urgentes réformes que réclamait l'organisation de la Bibliothèque du Conservatoire sont en voie d'accomplissement. M. Wekerlin, qui, à son entrée dans ses fonctions de préposé, n'avait trouvé pour cicerone qu'un registre de titres accumulés

pêle-mêle sous des rubriques à peine compréhensibles, termine un catalogue par cartes qui rendra la communication des volumes rapide et commode. C'est à lui qu'on doit l'établissement d'une réserve et le classement des doubles. Ses efforts pour combler les vides des collections sont enrayés fort mal à propos par l'insuffisance des fonds qui sont destinés aux achats : cette somme varie chaque année entre deux mille cinq cents à deux mille huit cents francs. C'est peu. Heureusement quelques hommes désintéressés viennent à la rescousse et se départent volontiers, en faveur du public, des raretés et des richesses bibliographiques qu'ils possèdent : témoin M. Schœlcher, député de la Seine, qui a fait dernièrement au Conservatoire le magnifique don de l'œuvre d'Händel qu'il a reconstitué, pièce par pièce, en Angleterre, collection unique et précieuse s'il en fût.





VI

PERSONNEL DE LA FOURCHETTE HARMONIQUE

L est naturel de placer ici les noms des membres de la *Fourchette harmonique*. — Citons-les par ordre alphabétique :

ALEXIS AZEVEDO.

DANIEL BERNARD, critique dramatique et musical de l'*Union*.

GUSTAVE BERTRAND, critique musical du *Nord*.

J. DE FILIPPI.

ARTHUR HEULHARD.

ALBERT DE LASALLE, critique musical du *Monde Illustré*.

MATHIEU DE MONTER.

EDMOND NEUKOMM, critique musical du *Matin*.

ARTHUR POUGIN, critique musical du *Soir*.

LOUIS ROGER, rédacteur en chef de la *Réforme musicale*.

ERNEST THOINAN.

F. DE VILLARS.

ALBERT VIZENTINI, chef d'orchestre de la Gaîté.

TH. WEKERLIN.

Le lecteur remarquera l'absence de celui que Murger appelait « le critique influent. » D'ailleurs, qui dit que ce critique daignerait apporter son *influence* comme cotisation à la *Fourchette harmonique* ?

Le voyez-vous, cet homme à gilet blanc, se renfermer dans l'olympienne majesté de l'isolement et du silence, s'y pétrissant de ses propres mains une renommée stérile pour l'art. Il a conçu dans le recueillement et dans l'unique fréquentation de sa personne un *moi* tellement fini, tellement inébranlable qu'il ne saurait en faire l'aumône d'un molécule : il s'est hissé sur un piédestal dont il ne descen-

dra plus que par une chute. Ne vous agitez pas autour de lui : rien ne l'irrite plus ; à chaque mouvement que vous faites, il croit ses rayons interceptés. Mais n'insistez donc pas, vous dis-je ! Quoi ? Ne voyez-vous pas qu'il s'est construit un temple où il est dieu, prêtre et fidèle à la fois, qu'il est à lui seul tout un dogme et toute une église ? En vain vous m'objecterez qu'il circule en son sanctuaire un froid glacial, un éternel ennui. Point ; tout ce qui lui colle au corps lui tient au cœur et suffit à le réchauffer ; depuis l'aurore jusqu'au crépuscule il reste en contemplation devant son nombril ; c'est le nombril sacré dont l'aspect seul le fait vibrer d'aise ! Ses yeux ne lui permettent pas de percevoir au delà, et d'ailleurs que lui servirait d'avoir la vue plus longue ? Son nombril n'est-il pas suffisamment rose et ne justifie-t-il pas amplement l'idolâtrie qu'il en a ? Ne lui soutenez pas que le Parthénon est une pièce d'architecture plus noble : le Parthénon n'est

pas plus beau. Et puis, s'il daignait écouter, il fourbirait quelque arme rouillée de rhétorique et répondrait que le Parthénon est un monument d'un autre genre et que la comparaison n'est admise qu'entre deux objets de même nature. Ne cherchez pas à l'approcher de trop près : il contemple son nombril et ce n'est pas l'heure à laquelle il tolère les familiarités des petites gens. Et comment nommez-vous ce personnage ? Apprenez que son nom ne s'énonce pas : il se tonne : c'est *Arsène*, le critique influent. « *Arsène*, du plus haut de son esprit contemple les hommes, et dans l'éloignement où il les voit il est comme effrayé de leur petitesse.... » Voyez la suite dans *La Bruyère*.

Il est évident que ce n'est point avec de pareils bipèdes que la *Fourchette harmonique* peut s'entendre : mais elle recrutera de nouveaux membres partout où elle se trouvera en face d'hommes férus de musique et non d'une musique, amis de la littérature musicale pour

les services qu'elle peut et doit rendre à la composition musicale, et enfin bibliophiles, c'est-à-dire amis des livres non-seulement pour le fonds, mais aussi pour la forme, pour l'enveloppe, pour le devoir qu'a chacun de ne rien laisser perdre ni mutiler de la *lettre moulée*. On ne saurait croire jusqu'à quel point la passion de la collection, de l'immatriculation des livres doit être prônée : il n'est pas jusqu'au maniaque, auquel il suffit de classer et de cataloguer sans lire, qui ne rende à son insu un éminent service à la littérature. Les bibliophiles de Paris ont-ils rencontré, comme moi, à l'étalage des bouquinistes, les ouvrages qu'un homme de lettres bien connu, populaire même, a vendu dernièrement à vil prix, après en avoir scalpé l'intérieur à coups de ciseaux pour les besoins de sa chronique ? Et non pas les livres banals d'indifférents ou d'étrangers, mais bien ceux de poètes inspirés, de prosateurs de mérite, d'auteurs dramatiques applaudis, avec des

envois autographes attendris, s'il vous plaît !

Je laisse à penser de quelles épithètes la *Fourchette harmonique* assaisonna le nom de l'impertinent ; comme le père Duchêne, la *Fourchette harmonique* eut ce jour-là sa grande colère. Ce scandale était peu fait pour la raccommo-der avec ceux qui n'ont pas le goût des livres : c'est assurément fort laid de ne pas être bibliophile, mais de cette lacune de goût à l'acte de vandalisme qui consiste à toucher du fer l'œuvre du typographe, il y a tout un monde.

Aussi, la *Fourchette* est-elle devenue sévère sur cet article, et elle se sent prise de ses idées noires lorsqu'il est question devant elle de ceux qui ne distinguent point entre un volume venu d'Épinal et un livre imprimé par Alcan-Lévy.

Comme nous l'avons déclaré dès le début, et selon le vœu de ses parrains, la *Fourchette harmonique* ne fonctionne pas sur les bases d'un programme arrêté : c'est rendre hommage

à la vérité de dire qu'on n'eût trouvé parmi ses membres personne qui se fût soumis aux capricieuses interprétations qu'on eût pu faire d'un règlement, tant est riche de couleurs la palette de ses opinions. La *Fourchette* n'a donc frappé d'ostracisme aucune doctrine : elle est même constituée de telle façon qu'elle ne voudrait ni combattre aucun système, ni faire échec à aucune réputation, ni mettre sa plume au service d'aucun parti. Si jamais on lui présentait un drapeau, un mot d'ordre ou de ralliement pour une expédition agressive, on ne rencontrerait que des déserteurs : une pareille tentative serait la mort de la *Fourchette*, qui entend bien ne pas se lancer dans les aventures : ceci dit pour prévenir toute calomnie.

Ainsi la *Fourchette harmonique* ne pouvait se donner des lois ; elle a été plus sage, elle s'est fait une hygiène qui est en même temps une morale ; elle a pris une précaution qui est la garantie de sa bonne foi : elle a

exclu de son sein les compositeurs, parce qu'elle s'est réservée le libre examen. On découvre, il est vrai, dans la liste des membres de la Société, les noms de quelques musiciens de renom, mais ils n'y figurent qu'en raison de leurs travaux de littérature ou d'archéologie musicales, seuls titres d'admission qui soient reconnus parmi nous.

La réception des musiciens de profession à la *Fourchette*, c'était l'ère ouverte des restrictions mentales, des attitudes embarrassées, des susceptibilités éveillées et autres inconvenients des situations fausses. Rien ne s'oppose à ce que la représentation d'un mauvais opéra n'ait lieu le lendemain d'un bon dîner ni à ce qu'elle ait eu lieu la veille.

Il eût fallu opter pour la critique exposée à trahir l'amitié, ou pour l'amitié exposée à trahir la critique. On sait, d'autre part, que le talent vu trop souvent et de trop près a des rayonnements qui aveuglent comme ceux d'une lumière trop longtemps fixée : la lu-

mière est quelquefois éteinte alors que l'éblouissement dure encore. La *Fourchette* n'a pas voulu s'exposer à ces effets d'optique et se tient à l'écart des ascendants exercés aussi directement.





VII

EN FORME D'ÉPILOGUE

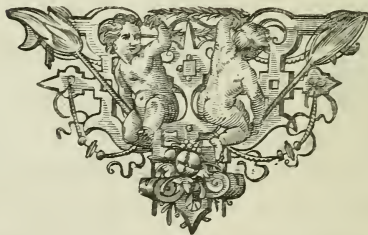
ACES explications sur le rôle de *la Fourchette harmonique* par rapport à la musicologie, nous ajoutons, sous la rubrique *Appendice*, de brèves et sèches notices sur chacun de ses membres.

Nous avons eu peine à vaincre les scrupules de quelques-uns d'entre eux, prévenus, paraît-il, contre les trahisons des biographes.

Il a été décidé que toute épithète laudative serait mise sous séquestre; moyennant quoi, on s'est accordé à dire qu'il n'y a pas plus de

vanité à faire faire sa biographie que de faituité à faire faire sa photographie.

C'est l'argument qui a prévalu : daigne le public y répondre par cette parole de Boèce :
« Vous avez une étroite obligation de bien faire, puisque vous faites toutes vos actions devant les yeux d'un juge qui voit tout..... et ce juge, c'est moi-même! »



APPENDICE



CATALOGUE
BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE
DES MEMBRES
DE LA
Fourchette Harmonique



LEXIS AZEVEDO. — Né à Bordeaux le 18 mars 1813, année du *Nouveau Seigneur de Village*.

Roger de Beauvoir, dans son roman le *Chevalier de Saint-Georges*, met en scène le chanteur Azevedo, ami du célèbre Garat, en compagnie duquel il chantait à la cour de Marie-Antoinette. Cet artiste, d'ailleurs connu dans l'histoire de la musique, était cousin du grand-père de notre confrère. — Alexis Azevedo étudia successivement le violon et la flûte, mais il opta pour ce dernier instrument et entra, en 1832, à la classe de Tulou, au Conservatoire de Paris. Bientôt il sembla renoncer à la musique pour s'adonner aux affaires, sans pourtant perdre de vue son art de prédilection, car nous le retrouvons peu de temps après se livrant à la littérature musicale dans divers journaux, tels que le *Siècle* et la *France Musi-*

cale. Vers 1846, il est rédacteur en chef du journal la *Critique Musicale*. En 1858 et en 1859, il donne des articles-variétés à la *Presse* ; enfin, le 1^{er} septembre 1859, il prend possession du feuilleton musical de l'*Opinion Nationale* et le garde jusqu'à la guerre de 1870.—Membre honoraire de la société chorale Galin-Paris-Chevé, il est un des plus ardents propagateurs de la nouvelle méthode d'enseignement musical. Les polémiques d'Azevedo pour l'adoption de cette méthode, celles qu'il a soutenues contre Fétis (*Origine de la gamme, Paternité de l'air de la Marseillaise*), contre Halévy (*Question des Muances*) et contre Scudo ont été remarquées. On se souvient aussi de ses campagnes contre Halévy, Gounod, Meyerbeer et Wagner. Mais, en dépit des objections et des ripostes, Azevedo tient bon et n'a rien modifié jusqu'à présent de ses opinions sur un genre de musique qu'il qualifie plaisamment d'école du civet sans lièvre.

Azevedo nous doit encore la publication d'un ouvrage intitulé : *Philosophie de la Musique*, auquel il travaille depuis plus de vingt années. — Voici maintenant le catalogue des livres publiés par notre confrère :

BIBLIOGRAPHIE

Sur le livre intitulé : Critique et littérature musicale de M. P. Scudo. (Paris, 1852, in-12.)

Félicien David, sa vie et son œuvre. (Paris, Heugel, 1863. 1 vol. gr. in-8, — portrait lithographié, deux autographes.)

Notice publiée par le *Ménestrel*.

G. Rossini, sa vie et ses œuvres. (Paris, Heugel, 1865. 1 vol. grand in-8. — Autographes et trois portraits dont un est la reproduction du médaillon en marbre d'H. Chevallier à l'Opéra.)

Sur un Nouveau signe proposé pour remplacer les trois clefs de la notation musicale. (Paris, Escudier et Girod, 1868, in-8.)

Conférence faite à la Société des compositeurs de musique.

Dictionnaire musico-humoristique, par le docteur Aldo, membre de la Fourchette harmonique et de plusieurs autres sociétés savantes, précédé d'un avertissement par Alexis Azevedo. (Paris, Gérard, 1870, in-12.)

On a de fortes raisons de supposer que le nom *Aldo* n'est qu'un pseudonyme composé des deux syllabes extrêmes de la signature ALEXIS AZEVEDO : ce qui le prouverait, c'est que le docteur Aldo est toujours resté à l'état latent pour les membres de la *Fourchette harmonique*.



DANIEL BERNARD. — Né à Bordeaux en 1842, année du *Roi d'Yvetot*.

Ancien élève de l'École des Chartes, et sorti de l'École avec son diplôme d'archiviste paléographe. — Sa thèse sur Alain Chartier fut justement remarquée pour ses qualités littéraires. Après un court passage au journal hebdomadaire le *Contemporain*, Daniel Bernard fut appelé par M. de Riancey à l'*Union* : il y débuta par une série d'*Études* sur le dix-huitième siècle (*Mémoires de M^{me} d'Épinay*, le *Journal de Buvat*, *Fréron*, *Correspondance du maréchal de Noailles*, *Journal de Collé*, etc., etc.), et ne tarda pas à prendre en main le feuilleton dramatique et musical de ce journal, le rez-de-chaussée étant devenu libre par suite de la mort de Léon Kreutzer et de la retraite de Sylvain-Saint-Étienne. Il occupe cette place depuis 1868. Bernard a collaboré en outre au *Correspondant*, à l'*Événement* de M. de Villemessant et au *Figaro* actuel, où il a publié des portraits d'hommes du jour.

BIBLIOGRAPHIE

Les Virelais de Daniel Bernard. (Dentu, 1865, in-12.)

Dans de courts et touchants poèmes, Bernard a tenté de rajeunir le *virelai*, cette forme toute française de la poésie. Avis aux compositeurs en quête de paroles.

EN PRÉPARATION

Libres critiques de musique et de littérature.

Césarine, roman.



GUSTAVE BERTRAND. — Né à Paris-Vaugirard le 24 décembre 1834, année du *Chalet*.

Gustave Bertrand fit ses premières études au lycée Louis-le-Grand : son nom a plus d'une fois été proclamé au grand concours. Il puisa quelques notions musicales à la Société chorale de Vaugirard, apprit seul le piano, voire même l'harmonie d'après un plan instinctif qu'il se propose de développer un jour et de comparer avec la méthode classique. Élève de l'École des Chartes, Bertrand en sortit, après les trois années d'études réglementaires, avec le diplôme d'archiviste-paléographe. Sa thèse portait sur un point d'archéologie musicale : *l'Histoire de l'Orgue dans l'antiquité et au moyen âge*. Des fragments de ce travail ont paru dans la *Maîtrise*, journal de musique religieuse, fondé en 1857, par J. d'Ortigue et Niedermeyer. — Gustave Bertrand fut ensuite secrétaire de Victor Cousin, auprès duquel il resta pendant trois ans; il succéda, en 1859, à M. Albéric Second comme rédacteur en chef de *l'Entr'acte*, et fut chargé, presque en même temps, de la critique musicale à la *Revue germanique*

qui a pris depuis le titre de *Revue moderne*. C'est en novembre 1862 qu'il fut chargé du feuilleton dramatique et musical du *Nord*, qu'il n'a pas cessé de rédiger. — Il a donné et donne encore de nombreux articles à l'*Encyclopédie moderne* de Didot (Instruments de musique), à la *Revue et Gazette musicale*, au *Méne-strel*, aux *Débats*, au *Moniteur universel*, à la *Patrie*, au *Journal de Paris*, au *Soir*, à l'*Ami de la France*, supprimé par la Commune, etc.; il est, en outre, depuis 1865, membre de la *Commission des travaux historiques* (section d'Archéologie) et de la *Société d'encouragement des études grecques*. Au mois de février 1872, le ministère de l'instruction publique l'a chargé d'une mission scientifique en Russie.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire ecclésiastique de l'Orgue. (Paris, Ch. de Mourgues, 1859, in-8.)

Essai sur la musique dans l'Antiquité. (Paris, Didot, s. d., in-8.)

Tirage à part sur deux colonnes, avec quatre planches gravées, d'un article fourni au *Complément de l'Encyclopédie moderne de Didot*.

L'Alceste, de Gluck.

Les Théâtres lyriques de Paris.

Les Origines de l'harmonie.

De la Réforme des études de chant au Conservatoire. (Paris, Heugel, 1871, in-8.)

Les Nationalités musicales étudiées dans le drame lyrique. (Paris, Didier, 1871, in-12 de 362 p. avec préface de xxxi p.)



JOSEPH DE FILIPPI. — Né à Milan le 12 mai 1825, année du *Viaggio à Reims*.

Filippi est venu en France à vingt et un ans. Il débuta dans le journalisme par des articles politiques à *la République*, à *l'Estafette* et à *la Liberté* (1848-1851). En 1852, il entra comme secrétaire au Théâtre-Italien, et quitta ce poste l'année suivante, puis il collabora à la *Revue et Gazette des théâtres*, à *l'Entr'acte*, au *Messenger des théâtres*, à *l'Italia musicale*, à *la Scena* de Venise, au *Messagiere di Parigi* (*Storia dei comici italiani à Parigi*). — La bibliothèque réunie par Filippi, et vendue en 1861, contenait environ dix mille volumes et pareil nombre d'estampes, le tout relatif au théâtre; plus une collection de plans et de vues de salles de spectacle unique en son genre et acquise en partie par la ville de Paris. Filippi avait généreusement distrait de sa vente ses ouvrages en double pour les offrir au Théâtre-Français (2,000 volumes) et à l'Opéra. — En 1863, à la veille de retourner en Italie dans l'idée de s'y fixer, Filippi a vendu à la Bibliothèque nationale un commencement de bibliographie et de biographie de l'Opéra-Italien, précieux recueil d'environ quatre mille cartes. Filippi recons-

titue ses collections. — On trouve dans la *Bibliotheca italiana* de Milan, de 1847, un mémoire sur l'*Estetica musicale*, signé : Giuseppe de Filippi; il est de son père, médecin fort distingué.

BIBLIOGRAPHIE

Guide dans les théâtres. (Paris, 1857, in-4 oblong.) En collaboration avec l'architecte Chaudet.

Parallèle des théâtres modernes de l'Europe. (Paris, 1860, in-folio.)

L'*Introduction* est une histoire de l'Architecture théâtrale. Importante publication avec 134 planches, en partie dessinées par Contant, ancien machiniste de l'Opéra. Une seconde édition a paru chez A. Lévy fils, en 1861, format grand in-4.

Jeanne la Folle, drame en cinq actes, traduit de l'italien. (Michel Lévy, 1860, in-8.)

Blanche-Marie Visconti (Michel Lévy, 1861, in-8.)

Hamlet. (Michel Lévy, 1865, in-8.)

Struensée. (Michel Lévy, 1868, in-8.)

Depuis 1854, Filippi a traduit en français pour Michel Lévy tous les libretti italiens : il n'a signé que les précités.

D'autres travaux (manuels de langues étrangères, etc.), non signés, sont dus à Filippi, qui a collaboré aussi au dixième volume des *Monuments de l'histoire de France*, de M. Hennin.

EN PRÉPARATION

Histoire de l'Opéra italien de Paris.
Bibliographie générale du Théâtre.



ARTHUR HEULHARD. — Né à Lormes (Nièvre), le 11 mai 1849, année du *Prophète*.

Heulhard a débuté dans le journalisme par la critique du Salon de 1869 au *Courrier de Paris*, journal hebdomadaire : il a été secrétaire de la rédaction de la *Réforme* et rédacteur au *Courrier français*, mais il a renoncé à la politique active pour se livrer tout entier « aux arts de la paix. » Il collabore à l'*Art musical*, à la *France chorale*, etc. Heulhard a réuni une importante collection de tableaux. Sa bibliothèque, relative particulièrement aux arts, compte environ cinq mille volumes.

BIBLIOGRAPHIE

Étude sur Une Folie à Rome, opéra bouffe de Federico Ricci, avec un avant-propos par Albert de Lasalle, un portrait

à l'eau-forte de *Federico Ricci* par *Cucinotta*, etc., etc... (Paris, Bachelin-Deflorenne, 1870, in-12.)

Cette étude est suivie d'un Appendice contenant les opinions de la presse sur *Une Folie à Rome* et un catalogue complet des œuvres de F. Ricci.

La Fourchette harmonique, Histoire de cette Société gastronomique, littéraire et musicale, avec des notes sur la Musicologie en France. (Paris, A. Lemerre, 1872, in-12.)

EN PRÉPARATION

Histoire littéraire et musicale du premier opéra comique français.

Les trois Nattier. — Étude et catalogue de l'œuvre de ces artistes.



ALBERT DE LASALLE. — Né au Mans, le 16 août 1833, année de *Gustave III* ou le *Bal masqué*.

Il termina ses études classiques à Paris où il prit les grades de bachelier ès-lettres, ès-sciences physiques, et en droit. Menant d'ailleurs de front ses études musicales, il fut de 1852 à 1856 plus assidu à la

Bibliothèque du Conservatoire qu'à celle de la Sorbonne; et c'est durant ces mêmes années qu'il dirigea l'orchestre d'une société philharmonique d'artistes et d'amateurs, qu'il publia aussi un certain nombre de morceaux de musique vocale et instrumentale. Après avoir essayé de diverses carrières (les Finances, le Télégraphe, la Bourse), mais sans dépasser le surnumérariat, il se livra définitivement au journalisme, s'insinuant de la musique dans la littérature par le canal de la critique musicale. — Depuis le mois de mai 1857, il rédige la « Chronique musicale » du *Monde illustré*. Il a tenu le même emploi à la *Nouvelle Revue de Paris* et aux *Nouvelles*. — Ses divers travaux sur le théâtre, les voyages, les mœurs parisiennes, et même sur la politique, ont paru dans l'*Illustration* (où il fit ses débuts de journaliste en janvier 1854), la *Vie parisienne* (sous plusieurs pseudonymes), le *Charivari*, le *Journal amusant*, le *Figaro* (série bi-hebdomadaire non politique), le *Papillon*, l'*Été*, le *Yacht*, la *Chronique universelle*, le *Boulevard*, le *Nouvel organe*, la *Revue théâtrale*, la *Petite presse*, les *Faits divers* (feuille populaire qu'il avait fondée un an avant l'apparition du *Petit Journal*), l'*Union de la Sarthe*, l'*Écho de la Mayenne*, le *Moniteur du Puy-de-Dôme*, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire des Bouffes-Parisiens. (Paris, Librairie Nouvelle, 1860, in-32.)

La Musique à Paris, en collaboration avec E. Thoinan. (Paris, Morizot, 1863, in-18.)

Meyerbeer, sa biographie et le catalogue de ses œuvres. (Paris, Dentu, 1864, in-16.)

L'Hôtel des Haricots, maison d'arrêt de la garde nationale, avec 70 dessins de F. Morin, d'après Decamps, Deveria, Aimé Millet, Yvon, Traviès, Célestin Nanteuil, Daumier, Cicéri, etc... (Paris, Dentu, 1864, gr. in-16.)

Cet ouvrage a atteint sa cinquième édition.

Dictionnaire de la Musique appliquée à l'Amour, avec un frontispice de F. Morin. (Paris, A. Lacroix et Verboeckoven, 1868, in-18.)

L'appendice de cet ouvrage donne le catalogue avec commentaires de tous les dictionnaires de musique publiés en français.

Un Malade au mois, pièce en un acte, en collaboration avec Cham. (Paris, Dentu, 1868, in-18.)

Cette pièce a été jouée sur le théâtre du Palais-Royal par MM. Gil Pérès, Lhéritier, R. Luguet et M^{lle} Reynold.

La Musique au siège de Paris. Impres-

sions du moment et souvenirs anecdotiques. (Paris, Lachaud, 1872, in-12.)

EN PRÉPARATION

Les Théâtres de Venise vers la fin du dix-septième siècle.



MMATHIEU DE MONTER. — Né à Bordeaux le 1^{er} mai 1835, année de l'*Eclair*.

M. de Monter fut reçu de bonne heure bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences : puis il suivit les cours de la Faculté de médecine de Strasbourg, mais il avoue avoir prélevé sur l'étude de Celse et de Galien le temps nécessaire pour créer *le Biturard*, feuille satirique qu'il rédigeait seul et dont les caricatures coloriées étaient de Ch. Lallemand. Ses voyages, aventures et souvenirs de jeunesse ont été recueillis et racontés dans *Gazettes et Gazetiers, de J. F. Vaudin*. — Monter vint ensuite à Paris : il avait étudié la musique avec Conrad Berg, élève favori de Hummel et ami de Beethoven, et pensait à utiliser sérieusement les leçons qu'il en avait reçues. Il collabora successivement à l'*Europe Artiste*, au *Messenger des Théâtres*, à l'*Orchestre*, à l'*Orphéon*, à la

Revue et Gazette Musicale : il appartient à ce dernier journal depuis quatorze ans ; il y a remplacé, comme rédacteur principal, Edouard Monnais, en 1866, et y a publié quantité de travaux d'histoire, d'esthétique, de biographie et de bibliographie, en grande partie reproduits ou cités par les feuilles spéciales de l'étranger, le *Musical World*, de Londres, par exemple. De Monter est un promoteur persévérant et convaincu du chant choral, qu'il considère comme le grand élément moralisateur des classes laborieuses. Il est membre de presque tous les jurys orphéoniques, et auteur des paroles d'une série de chœurs à quatre voix d'hommes : *les Bûcherons*, *les Chanteurs florentins*, *Liberté, liberté!* etc., etc. Il était l'un des organisateurs et le secrétaire général du fameux festival de Londres et des deux festivals de Paris, qui ont réuni chaque fois près de *cinq mille* orphéonistes. — Monter s'est quelquefois souvenu qu'il avait été nourrisson d'Hippocrate, *alumnus Hippocratis* : il a soutenu dans le *Propagateur Homœopathique* du docteur Oriard de vigoureuses polémiques contre les adversaires de la doctrine hahnemannienne. Outre ses travaux de musique et de médecine, il a donné beaucoup d'articles à la *Presse*, au *Figaro*, au *Journal de l'Oise*, etc., etc.; il a fondé jadis la *Petite Presse*, le *Béranger*, feuilles mortes avant la saison. Il était, en 1859, rédacteur en chef du *Mémorial d'Amiens*.

BIBLIOGRAPHIE

Études biographiques et critiques : Louis Lambillotte et ses frères. (Paris, Ruffet,

1871, in-12.) Portrait et deux autographes.

EN PRÉPARATION

La Musique populaire dans le midi de la France.

Les Orphéons du temps passé.

Mémoires d'un touriste musicien en Italie. (Président de Brosses.)

Etudes biographiques et critiques : Stephen Heller. — Hector Berlioz.

La Musique et la Société française ou Histoire du dilettantisme.

Epigraphie musicale.

Rameau et son temps.



EDMOND NEUKOMM. — Né à Rouen, le 2 novembre 1840, année de *la Favorite*.

Le père de Neukomm était élève de Michel Haydn, et professeur de musique. Sigismond Neukomm, organiste remarquable, compositeur habile et fécond, était son oncle. Après deux années de voyage en Allemagne et en Russie, Neukomm est entré dans la

presse musicale. Il collabore à l'*Art musical*, à la *Revue et Gazette musicale*, où il a été chargé de continuer la biographie de Weber, commencée par Edouard Monnais; au *Soir*, à la *Saison musicale*. (*Faure*, 1867, in-12), etc., etc.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de Freischütz. (Faure, 1867, in-12.)

EN PRÉPARATION

Les Allemands devant Paris, d'après des documents allemands.



ARTHUR POUGIN. — Né à Châteauroux (Indre) le 6 août 1834, année de *Lestocq*.

Venu jeune à Paris, Pougin suivit les cours du Conservatoire, dans la classe de M. Guérin pour le violon, et dans celle de M. Henri Reber pour l'harmonie; à treize ans il était musicien d'orchestre (*Cirque, Vaudeville, Concert Musard, Gymnase* (violon solo), premier violon à l'*Opéra-Comique*). Il a été chef d'orchestre au petit théâtre Beaumarchais, aux Folies-Nouvelles, et a composé, pendant son séjour au Gymnase, des ouvertures de vaudevilles, des morceaux de musique de danse et de fantaisie à Valentino et au Casino : il a écrit les paroles et la musique de deux opéras comiques, dont l'un a été représenté, en 1856.

chez Augustine Brohan; l'autre, le *Cabaret de Ramponneau*, est reçu au Théâtre-Lyrique. — Pougin aborda la littérature musicale en 1859, dans la *Revue et Gazette musicale*, par une série d'articles (*de l'Origine de la gamme et des noms des sept notes qui la composent*). Il devient successivement, soit pour la musique, soit pour la politique, collaborateur des journaux la *France musicale*, l'*Art Musical*, le *Ménestrel*, le *Figaro-Programme*, la *Jeune France*, le *Paris illustré*, la *Revue contemporaine*, l'*Opinion Nationale*, le *National*, la *Liberté*, l'*Histoire*, l'*Electeur libre*, la *Cloche*, le *Bien public*, le *Charivari*, etc., etc. Il est aujourd'hui critique musical du *Soir*. Ces divers travaux lui ont encore laissé le temps de donner au *Grand Dictionnaire du XIX^e siècle*, de Larousse, tous les mots ayant trait à la musique, à partir du mot : *Chants*.

BIBLIOGRAPHIE

- André Campra*. (Chaix, 1861, in-8.)
Gresnick. (» 1862, »)
Dezèdes. (» » »)
Floquet. (» 1863, »)
Martini. (» 1864, »)
Devienne. (» » »)

Cette série de tirages à part de la *Revue et Gazette musicale* a paru sous la rubrique : *Musiciens français du XVIII^e siècle*.

Meyerbeer, notes biographiques. (Paris, Tresse, 1864, in-12.)

F. Haléry, écrivain. (Paris, Claudin, 1865, in-8.)

William Vincent Wallace, étude biographique. (Paris, Ikclmer, 1866, in-8.)

De la Littérature musicale en France. (Paris, Ikclmer et Liepmannsohn, 1867, in-8.)

Léon Kreutzer. (Paris, Liepmannsohn et Dufour, 1868, in-8.)

De la Situation des compositeurs de musique et de l'avenir de l'art musical en France, mémoire présenté au ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, par Louis Martinet, directeur du théâtre des Fantaisies-Parisiennes. (Paris, Claye, s. d. [1867], in-8.)

Utile en ce qu'il donne un historique et un répertoire complet des Fantaisies-Parisiennes.

La Fête des Nations, à-propos allégorique. (Paris, Ikclmer, 1867, in-8.)

Exécuté aux Fantaisies-Parisiennes, avec la musique d'Adrien Boieldieu.

Almanach de la Musique, 1866-1867-1868. (Paris, Ikclmer.)

Sans nom d'auteur, avec cette mention : *par*

un musicien. Les années 1867 et 1868 ont chacune un supplément.

Bellini, sa vie, ses Œuvres. (Paris, Hachette, 1868, in-12. Portrait et autographes.)

Albert Grisar, étude artistique. (Paris, Hachette, 1870, in-12. Portrait et autographes.)

Rossini, notes, impressions, souvenirs, commentaires. (Paris, Claudin et Ikellmer, 1871, in-8.)

EN PRÉPARATION

Boieldieu, sa vie, ses œuvres, son caractère, sa correspondance.

Adolphe Adam, étude artistique.

Voyage en Hollande.

Les Théâtres à Paris pendant la Révolution.

Histoire de la presse en France, du 4 septembre 1870 au 4 septembre 1871.

Elleviou, souvenirs d'un grand artiste.



LOUIS ROGER. — Né à Rouen, le 30 décembre 1824, année du *Concert à la Cour*.

Élève d'Orlowski pour le piano, de Charpaux pour le violon et de Naudin pour l'orgue, Louis Roger était organiste à treize ans. Il a tenu cet emploi pendant vingt ans. Protégé par un avocat qui ne négligeait rien pour son instruction, et mis à même d'opter entre diverses carrières, il donne ses préférences aux lettres et aux arts, se fait connaître par la publication de plusieurs poésies et s'essaie dans la critique à l'*Agent dramatique* de Toulouse, au *Rouennais*, au *Théâtre*, avec Édouard Fournier. — En 1860, Roger vient à Paris : il succède à Adrien de la Fage comme rédacteur en chef de la *Revue de musique sacrée* et crée avec Georges Schmitt la *Société académique de musique sacrée*, puis l'*Association Grégorienne*. En 1863, il remplace Stéphen de la Madeleine comme rédacteur en chef de l'*Univers musical*. En 1865, il est placé à la tête de la *Semaine musicale* par un groupe de compositeurs et d'organistes qui lui confiait la fortune de cette nouvelle feuille. On doit à Louis Roger la création du *Comité de propagande musicale* pour l'exécution des œuvres des compositeurs vivants. Il est depuis bientôt vingt ans rédacteur en chef de la *Réforme musicale*, organe de la doctrine Galin-Paris-Chevé. Il a pris la part la plus active aux luttes de cette École, dont il a exposé les principes dans des cours publics qu'il avait ouverts à cet effet, et qui furent très suivis. Il a publié dans les journaux spéciaux quantité de travaux considérables, qui seront recueillis un jour en volumes : Études sur Frédéric Bérat (*Semaine musicale*) ; Entretiens sur le plain-chant et sur la musique ancienne (*Réforme musicale*) ; Histoire de la musique religieuse en Russie (*Revue de musique sacrée*), etc., etc.

BIBLIOGRAPHIE

Mozart, étude biographique (E. Repos).

Beethoven.

Frédéric Viret, biographie.

Georges Schmitt.

Le Chanoine Jouve.

Souvenirs de l'Exposition universelle.

La Chapelle du parc. (Dieppe, imp.
Delevoye, 1867.)

Solfège Galiniste, à l'usage des écoles.

Recueil d'airs notés et chiffrés. (Stras-
bourg, Berger-Levrault.)

EN PRÉPARATION

Essai d'esthétique musicale.

*Traité de prosodie à l'usage des compo-
siteurs et des chanteurs*.

Étude raisonnée de l'Art et du Chant.

Poésies.

Cours complet de pédagogie musicale.



ERNEST THOINAN. — Né à Nantes le 23 janvier 1827, année de *Masaniello*.

Thoinan est venu à Paris en 1844 : il a fait de longs voyages en Angleterre, en Amérique, en Russie, en Italie, etc., etc. Il doit à l'étude spéciale des œuvres de Méhul son goût dominant pour la musique. Sa bibliothèque musicale, commencée vers 1860, est le meilleur démenti à opposer au préjugé qui veut que la littérature musicale française n'existe point : cette collection dépasse aujourd'hui celles de la Fage et de Farrenc, si riches déjà en raretés de toute sorte : les séries y sont aussi complètes que possible, et les exemplaires en bon état. Thoinan est la providence des membres de la *Foirchette*, usufruitiers de sa bibliothèque. Malheureusement, et au regret de tous, il ne peut consacrer à ses recherches historiques et bibliographiques de la musique que les rares loisirs que lui laissent les affaires. Il est collaborateur de la *Semaine Musicale*, de l'*Art Musical* et de la *France Musical*².

BIBLIOGRAPHIE

- La Musique à Paris.* (Paris, Morizot, 1863, in-12.) En collaboration avec Albert de Lasalle.
- Les Origines de la Chapelle-Musique des Souverains de France.* (Paris, Claudin, 1864, in-12.)

La Déploration de Guillaume Cretin sur le trépas de Jean Ockeghem, musicien, premier chapelain du roi de France et trésorier de Saint-Martin de Tours, remise au jour, précédée d'une introduction biographique et critique, et annotée par... (Paris, Claudin, 1864, gr. in-8.)

Maugars, célèbre joueur de viole, musicien du cardinal de Richelieu, etc... Sa biographie, suivie de sa Responce faite à un curieux sur le sentiment de la musique d'Italie, avec notes et éclaircissements. (Paris, Claudin, 1865, in-8.)

Antoine de Cousu et les singulières destinées de son livre rarissime : la Musique universelle. (Paris, Claudin, 1866, in-12.)

Curiosités musicales et autres trouvées dans les œuvres de Michel Coyssard, de la Compagnie de Jésus. (Paris, Claudin, 1866, in-12.)

L'opéra les Troyens au Père Lachaise, lettre de feu Nantho, ex-timbalier

soliste, etc... (Paris, Towne, 1863, in-8.)

Les membres de la *Fourchette harmonique* lui attribuent ce curieux opuscule satirique.

EN PRÉPARATION

Lulli, son caractère, ses mœurs, ses bouffonneries, etc.

Méhul.

Les Philidor. (Travail essayé dans la *France musicale.*)

Histoire de la presse musicale en France.

La vérité sur le neveu de Rameau.



FRANÇOIS DE VILLARS. — Né à l'île Bourbon le 26 janvier 1825, année de la *Dame Blanche*.

F. de Villars est venu en France à quinze ans pour terminer ses études : il s'est occupé de bonne heure de musique, a étudié la flûte, et a travaillé l'harmonie avec Deldevez. Il a jeté au feu ses compositions de jeunesse et n'a pas tracé une seule note sur la portée depuis cette crémation, mais il n'a cessé de cultiver la littérature musicale, qu'il a de tout temps

menée de front avec la critique d'art. Il a rédigé le feuilleton musical de l'*Europe*, de Francfort, et y a jugé le Salon de 18... Il collabore à l'*Art Musical* depuis sa création : il y alterna longtemps avec Scudo pour l'article de fond (études sur Paësiello, Cimarosa, Sacchini, Mondonville, Gluck, Rossini, Mozart, Pergolèse). Il a donné des articles d'art à la *Revue Germanique* (Memling et les Van Eyck), à la *Revue universelle des Arts* de Paul Lacroix (les trois Drouais, les musées de province, la lithographie des maîtres, etc.). — De Villars s'est formé une belle collection de tableaux sans parti pris d'école : il n'est pas étranger pourtant au revirement qui s'est fait depuis vingt ans en faveur des maîtres français du XVIII^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

Notes sur Clodion, statuaire. (Paris, Renouard, 1862, in-8.)

La Serva padrona, son apparition à Paris en 1752, son influence, son analyse. Querelle des Bouffons. (Paris, 1863, gr. in-8.)

Notices sur Luigi et Federico Ricci, suivies d'une analyse de Crispino e la Comare. (Paris, 1866, in-12.)

Les Iphigénies de Gluck. (Paris, Liepmannsohn, 1868, gr. in-8.)

EN PRÉPARATION

Dante et son siècle.

Pergolèse.

Portraits artistiques. (Peintres et musiciens.)



ALBERT VIZENTINI. — Né à Paris le 9 novembre 1841, année de la *Reine de Chypre*.

Albert Vizentini est le descendant d'une famille d'artistes bien connue dans l'histoire du théâtre : il est fils d'A. Vizentini, ex-administrateur de l'Opéra, puis directeur de l'Odéon, et petit-fils de Vizentini, du théâtre Feydeau. Il a fait ses études musicales en Belgique avec Fétis et Léonard, au Conservatoire de Bruxelles, où il a obtenu un premier prix de violon (1860) et un premier prix de composition (1861). Voici ses états de service comme musicien, chef d'orchestre et compositeur : de 1857 à 1860, musicien au Grand-Théâtre et au Conservatoire de Bruxelles; en 1861, second chef d'orchestre à Anvers et voyage de virtuose en Belgique avec M^{me} Miolan-Carvalho; en 1862, violon solo aux Bouffes-Parisiens et dans les concerts; de 1863 à 1867, violon solo au Théâtre-Lyrique, et premier violon au concert Padeloup. De 1868 à 1870, chef d'orchestre à la Porte-Saint-Martin; pendant les étés de 1869-70-71, chef d'orchestre des théâtres Saint-James, Lycœum et Princess',

à Londres; actuellement chef d'orchestre à la Gaité, où il a été engagé pour monter le *Roi Carotte*. Auteur de plusieurs cantates exécutées à Anvers, et à Paris au Vaudeville et à la Porte-Saint-Martin; de la *Tsigane*, opérette en un acte (1865, Folies-Marigny), du *Moulin ténébreux*, un acte (1869, Bouffes-Parisiens), de chœurs, chants, ballets, ouvertures et entr'actes à la Porte-Saint-Martin et à la Gaité, dans *Nos Ancêtres*, *Cadio*, *Patrie*, le *Bossu*. Il est membre des meilleures sociétés chorales de Belgique. — Vizentini appartient à la *Fourchette harmonique* et à la littérature musicale par sa collaboration au *Grand Journal*, à l'*Entr'acte*, au *Charivari*, à l'*Art Musical*, à l'*Événement illustré*, au *Paris-Magazine*, à l'*Eclair*, et par sa fondation du *Télégraphe*, journal de musique tué par la guerre.

BIBLIOGRAPHIE

Derrière la toile. (Paris, Faure, 1868, in-12.)

EN PRÉPARATION

Paris-Lyrique. Notes et critiques musicales.

Mémoires d'un claqueur. Histoire de trente ans.

La Flore théâtrale. Croquis et portraits.



JEAN - BAPTISTE WECKERLIN. — Né à Guebwiller (Haut-Rhin), en 1825, année du *Maçon*.

MM. Fétis (*Biographie générale des Musiciens*) et G. d'Heilly (*Dictionnaire des pseudonymes*) font naître Weckerlin en 1821 (voilà l'erreur rectifiée) : « Weckerlin, dit M. Fétis, est fils d'un teinturier et fabricant d'étoffes de coton qui le destinait à la carrière industrielle. Après quatre années passées au collège de la Chapelle, le jeune Weckerlin fut envoyé à Strasbourg pour y fréquenter le cours de sciences de l'Académie. Il y suivit aussi le cours de mécanique professé par l'habile mécanicien Schwilgué, constructeur de l'horloge astronomique de cette ville, puis il retourna chez ses parents pour se vouer à l'état de son père ; mais bientôt il en éprouva du dégoût. Incessamment préoccupé de musique et décidé à se livrer à la culture de cet art, il s'enfuit de la maison paternelle et arriva à Paris, le 25 juin 1843. Admis au Conservatoire le 8 janvier 1844, il fit un cours d'harmonie dans la classe de M. Elwart, puis il devint élève d'Halévy pour le contrepoint. Sorti de cette école en 1849, il se livra à l'enseignement et à la composition. » — Comme compositeur, Weckerlin a publié : 1° Environ cent cinquante *romances, mélodies et duos* ; 2° Des quatuors de salon, morceaux de piano et chœurs ; 3° Messe à deux voix égales ; 4° *Chants des Alpes*, vingt tyroliennes avec accompagnement de piano ; 5° Six cantiques et motets. Il a donné au Théâtre-Lyrique l'*Organiste*, opéra comique en un acte, le 17 mai 1853. D'autres opéras : *les Revenants bretons* (un acte), *Tout est bien qui finit bien* (un acte), *la Sérénade in-*

terrompue, ont été représentés dans divers salles de concerts. — Comme homme de lettres, Weckerlin a inséré de nombreuses études dans le *Bulletin de la Société des compositeurs de musique*, dont il est le bibliothécaire-archiviste : (*Origines comparées du chant et du langage, Histoire de la Chanson, Histoire de l'impression de la musique, Fêtes et chansons populaires du printemps et de l'été*, etc., etc.). Il collabore assidument au *Ménestrel*, à l'*Art Musical*, à la *Revue et Gazette musicale*, etc.— Comme bibliophile, il s'est fait une spécialité de la chanson ancienne et moderne, étrangère et française : il a tiré de l'oubli quantité de monuments curieux de la gaité populaire. — Weckerlin est préposé à la bibliothèque du Conservatoire de musique.

BIBLIOGRAPHIE

Echos du temps passé, recueil de chansons, noëls, madrigaux, brunettes, etc... du douzième au dix-huitième siècle, suivis de chansons populaires, etc... Avec des notes biographiques et bibliographiques. (Paris, Flaxland, 1853-1855, 3 vol. gr. in-8.)

Le troisième volume des *Echos* a paru chez Legoux en 1864, sous le titre : *Souvenirs du temps passé*.

Chansons populaires des provinces de

France, avec accompagnement de piano.
(Paris, Librairie Garnier.)

Les Poètes français, mis en musique,
avec notes biographiques. (1 vol. in-8.
Paris, Flaxland, 1870.)

EN PRÉPARATION

Les Ana de la Musique.

La Chanson populaire en Alsace.

*Histoire de la Chanson populaire en
France depuis son origine jusqu'à nos
jours.*



Achévé d'imprimer
le vingt juin mil huit cent soixante-douze
Pour Alphonse Lemerre



Par Alcan-Lévy
61, rue de Lafayette, 61
à Paris

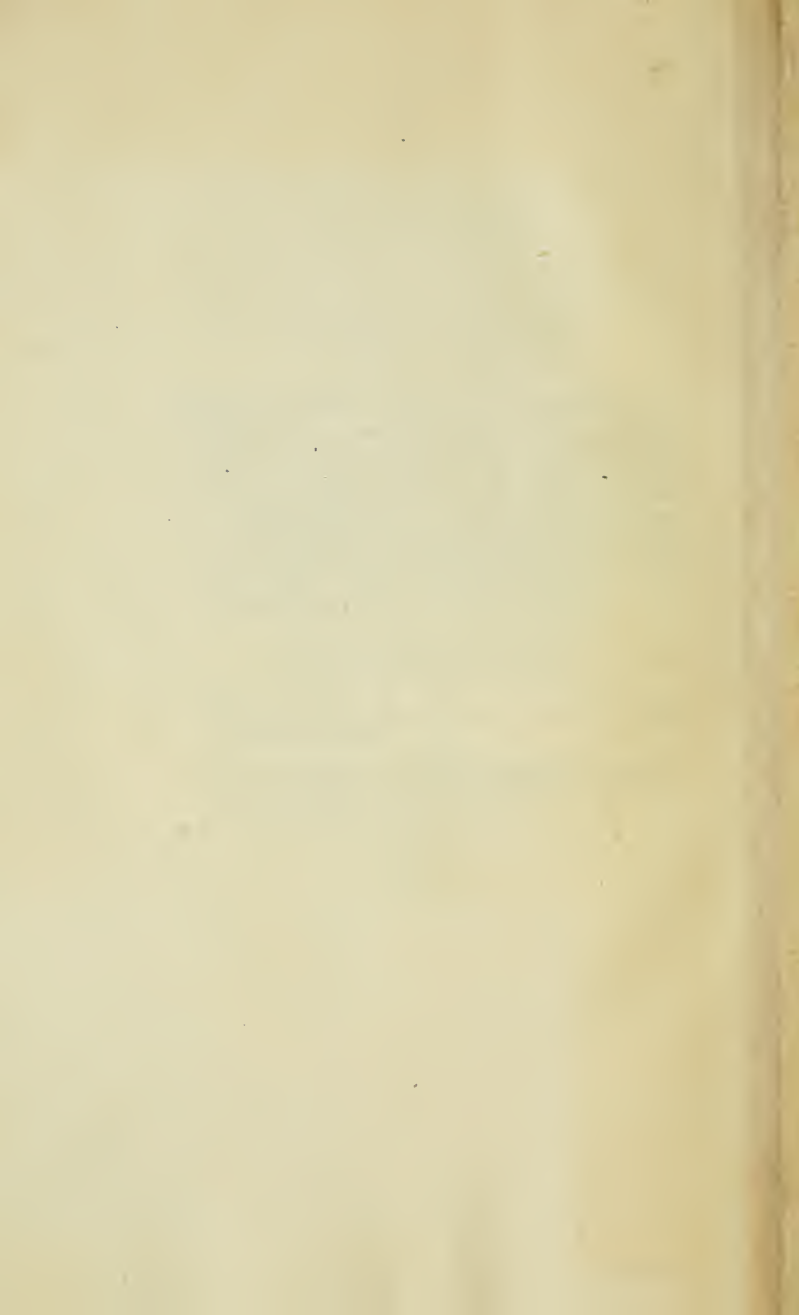
DU MÊME AUTEUR :

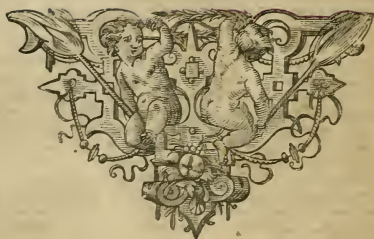
Etude sur une Folie à Rome, opéra bouffe de Federico Ricci, avec un avant-propos par Albert de Lasalle, un portrait à l'eau-forte de F. Ricci, par Cucinotta — et un appendice biographique, bibliographique et anecdotique, contenant un résumé des opinions de la presse et un catalogue complet des œuvres de F. Ricci. (Paris, Bachelin-Deflorenne, 1870, 1 volume in-12

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Histoire littéraire et musicale du premier opéra comique français.

Les trois Nattier — étude et catalogue de l'œuvre de ces artistes.





Paris. — Imprimerie Alcan-Lévy
61, Rue de Lafayette, 61

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

ML
28
P2F64

Heulhard, Arthur
La Fourchette harmonique

Music

